

Eve de DADELSEN

**LE TESTAMENT DE MARIE-ANTOINETTE**

*Décryptage d'un secret de famille*

Trilogie Psychanalyse et révolution I

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Eve de DADELSEN 2019

ISBN 978-2-491566-00-5

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Illustration de couverture : La balançoire - Auguste Renoir  
(Musée d'Orsay)

*"Toute femme n'a pas le talent pour être écrivain,  
mais, Rimbaud l'a dit, toute femme a le génie de l'écrivain !  
J'appelle ça la génialité, ou la génitalité,  
c'est-à-dire la compétence ou la capacité à donner la vie.  
Procréer, c'est créer.  
Toute femme est créatrice de sens,  
c'est-à-dire de vie, donc d'œuvre.  
Une œuvre d'être ou une œuvre d'art, ou les deux".*

*Antoinette Fouque*

## **Avant-propos**

Il convient que je vous dise, avant toute chose, où cet ouvrage trouve son origine, puisque, aussi bien, dans l'histoire que vous lirez, tout est affaire d'origine. J'ai eu la chance, lorsque j'étais étudiante en psychologie à l'Université de Strasbourg, que fût inscrit au programme de maîtrise un des ouvrages fondamentaux de Sigmund Freud intitulé "Cinq psychanalyses". L'une d'elles m'a éminemment frappée, le cas dit "du Président Schreber". Freud y commente les "Mémoires" de ce haut magistrat qui entreprit d'expliquer sa vérité intérieure, en réalité une magnifique construction paranoïaque, dans ses méandres les plus intimes.

J'ai trouvé la démarche passionnante et l'ai gravée dans mon souvenir tout en me disant "il faudrait que quelqu'un puisse faire la même chose, non plus malade, mais une fois guéri". Parvenu au terme du voyage, en somme le raconter, dans l'intelligence de ce que furent la maladie et le processus qui permit d'en triompher.

Vingt ans après, en 1993 plus précisément, un long travail mené sur le divan analytique m'offrait à la fois la guérison et la découverte d'un secret de famille enfoui dans l'inconscient de générations successives, enseveli sous l'impensable d'une énigme de l'histoire française qui suscita l'imaginaire et fit couler de l'encre. Là, émerveillée de ma trouvaille, éblouie de ce que je

comprenais de moi-même et du psychisme humain, qu'ai-je pensé ? "Je vais suivre l'exemple de Schreber, non pas écrire mes "Mémoires", mais témoigner de mon analyse afin que chacun puisse savoir ce qu'est l'inconscient, comprendre la façon dont il fonctionne, en mesurer les effets".

Vingt-six années se sont écoulées, vous le constatez, depuis cette enthousiaste résolution. Il me fallut d'abord digérer le choc que représentait le renoncement au secret (vous comprendrez pourquoi), puis opérer un rétablissement salutaire. Ce n'est qu'en 1997, mue par une impulsion, que je me suis mise à écrire "vite, vite, avant d'avoir oublié". Ce fut fait en quelques mois. J'ai commencé par reconstruire la chronologie de mon analyse, de jalon en jalon, autour de deux axes : les évènements qui la ponctuent dans la réalité, personnelle, familiale ou collective, et les moments d'imaginaire où l'inconscient fait irruption, rêves, passages à l'acte, comportements signifiants. J'ai ensuite inséré, au croisement de ces deux axes, les prises de conscience majeures qui traduisent l'avancée du travail de déchiffrement. Le cadre posé, les souvenirs ont afflué, d'une précision étonnante, comme si je n'avais pu véritablement quitter cette histoire et qu'il me fallût l'écrire pour m'en délivrer.

Car oui, si cet ouvrage se veut une offrande, si son intention traduit bien un élan altruiste de partage et de transmission, il n'en répond pas moins aux nécessités, comme vous le présumez sans doute, d'un bénéfice psychique personnel. J'ai traversé une épreuve si longue, si douloureuse, j'ai ressenti lorsqu'elle s'est terminée un tel sentiment d'injustice que je n'ai pu la justifier à mes propres yeux que d'en faire une œuvre, selon les mots de Charles Baudelaire en épilogue aux Fleurs du Mal, *"tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or"*. C'est ce que j'ai tenté. A vous de me dire, lorsque vous aurez fini de me lire, si je l'ai réussi.

Quand j'ai eu sur le papier couché l'intégralité de mon aventure analytique, je me suis effectivement sentie soulagée, mais non pas libérée. J'avais symbolisé la perte, restauré une part de narcis-

sisme, il me restait à penser cette histoire, ce que me confirma ma meilleure amie qui me dit, lorsque je lui fis lire mon œuvre, "en fait, ton histoire, c'est un début, il faut maintenant que tu donnes des clés pour la compréhension intellectuelle". Dans cette perspective, le projet se modifiait. Il me restait aussi, forte d'une analyse personnelle approfondie, à me former pour devenir psychanalyste et asseoir une légitimité qui m'autoriserait à prendre la parole. J'ai laissé de côté mon œuvre de papier, me suis consacrée à mes patients et le temps a passé.

Et voici que, mi-septembre 2011, ma fille me demande "c'est quoi, au juste, cette histoire de Marie-Antoinette qui vous a mis si mal ?" Je décide de lui raconter le secret, plus précisément le trauma, et sa découverte. "C'est formidable, s'exclame-t-elle, ça explique tout de l'inconscient, il faut absolument que tu en fasses un livre". "Ce n'est pas si simple, lui dis-je, devenue différente de ce que j'étais quatorze ans plus tôt, tu te rends compte à quel point un tel témoignage m'exposerait ? et puis j'ai des patients au travail". "Fais-le toujours, dit-elle, tu verras ensuite..."

Comprenez-vous pourquoi, en prélude à cet ouvrage, je me confie sur cette longue maturation ? afin de vous donner à entendre sur quel mode je me permets de porter parole. Je reprendrai pour ce faire les mots entendus dans la bouche de la philosophe Cynthia Fleury parlant chez Frédéric Taddéi de la réforme du ministre de l'Education d'alors (c'était en septembre 2013, il y a des lustres, je sais), *"il ne s'est pas réveillé un matin en se disant je vais réformer l'Education Nationale, c'est l'aboutissement de tout un parcours de vie"*. Il en va de même pour moi.

Je me suis donc remise au travail et c'est de celui-ci que je veux maintenant vous entretenir. Vous constaterez que chacune des parties de l'ouvrage est datée. Ma pensée s'est en effet construite au fil de l'écriture et j'ai tenu à conserver ce mouvement. L'idée de départ, qui consistait à témoigner de la force de l'inconscient, de la complexité du moi et du génie singulier de la cure, s'est en effet renforcée d'un autre projet tandis que je voyais

évoluer notre société. J'ai tenté d'expliquer (ce sera l'objet du deuxième tome "Artiste de soi-même, la créativité psychique") à quelles nécessités psychiques répond la construction de la personne humaine à un moment de notre civilisation où la matérialité prend le pas sur la spiritualité, où les relations à soi-même et aux autres s'objectalisent, où le sujet s'éteint tandis que meurt la subjectivité.

Tout cela est bel et bien, me suis-je dit, assez satisfaite, je l'avoue, du travail réalisé, mais "un peu court". Peut-être conviendrait-il d'en tirer des conclusions pour, qui sait, parvenir à poser les fondations d'une nouvelle éthique ? Non plus seulement transmettre un savoir, constater une situation, mais encore proposer. J'ai donc entrepris de réfléchir sur les liens universels qui unissent les femmes et les hommes : comment passer de l'obsolète patriarcat à un nouvel ordre qui garantisse l'égalité et le respect, mais protège néanmoins la procréation et la filiation ? Ma réflexion m'a conduite, du lieu analytique qui est le mien, à jeter les bases d'une véritable révolution féminine, donc humaniste, dont vous découvrirez les ressorts (ce sera l'objet du troisième tome, "Restaurer l'avenir, de la pensée féministe à la révolution féminine").

Une telle révolution ne peut se produire sans que le sujet retrouve sa place et n'en assume la responsabilité. Elle inaugure ce faisant, vous verrez comment, un nouveau contrat sociétal dans un ordre symbolique réinventé. Ainsi la réflexion à laquelle je vous invite nous conduit-elle à quitter le terrain de l'analyse curative pour emprunter les voies d'une psychanalyse "impliquée".<sup>1</sup> J'ai conscience de vous proposer un long périple avant de parvenir à destination : il nous faut en chemin rassembler les matériaux nécessaires à la construction.

Après ce bref éclairage sur le projet, je souhaiterais vous parler de la forme. Je me suis interrogée sur la possibilité de partager une telle expérience avec des non-analystes, puis me suis penchée

---

<sup>1</sup> L'expression appartient au psychanalyste Jean-Pierre Winter qui l'utilisa lors d'un colloque de mai 2007, "*Sortir d'Égypte, un passage fondateur*" (Akadem).

sur sa faisabilité. Autant dire que je n'ai pas cherché à produire un travail d'universitaire. Ce livre en trois tomes est une œuvre subjective que j'ai tenté d'écrire sur un mode "naïf" : pour ce qui est de l'histoire, au plus près de la façon dont je l'ai vécue, pour ce qui est de la réflexion, de la manière la plus illustrative possible à partir du matériel fourni par ma cure et les thérapies de mes patients dont j'ai veillé, avec succès je l'espère, à garantir l'intimité. J'avais à l'esprit, ayant fréquenté quelques temps le domaine culturel, l'ambition du metteur en scène Antoine Vitez de bâtir "un théâtre élitaire pour tous". J'ai espéré pouvoir faire de même avec la psychanalyse et sans doute l'espérance est-elle un des principaux moteurs de mon désir d'écrire.

Avec la question du partage se posait celle de l'emploi récurrent du "je". Etant à moi-même, comme le fut le Président Schreber, mon propre matériel, j'emploie plus que souvent, et déjà même dans cet avant-propos, la première personne du singulier. Difficile de faire autrement. A ceux qui me tiendraient rigueur d'un ego trop dimensionné, je répondrais qu'il se double d'une humilité que m'a donnée mon éducation protestante et sans laquelle je n'aurais pu livrer au grand jour mes erreurs et mes tâtonnements. J'ajouterai que ce moi, dont vous pourriez critiquer la fermeté, je l'ai acquis non sans mal et je crois avoir suffisamment "galéré", vous l'admettez peut-être en me lisant, pour penser le mériter.

Pour ce qui sous-tend ma réflexion, ceux d'entre vous qui sont un peu familiers de la psychanalyse constateront que je n'ai rien inventé. J'ai fait, à l'instar des compositeurs ou des peintres, travailler pour créer du neuf le savoir intériorisé que j'ai bâti, au long des années, sur la réflexion des analystes qui m'ont précédée, de Freud à Lacan en passant par Mélanie Klein, Françoise Dolto et bien d'autres femmes et hommes de l'art moins connus du grand public. Piera Aulagnier formulait ainsi la démarche, dans son ouvrage intitulé "La violence de l'interprétation"... *"Penser la pensée d'un autre, ce qui est encore la seule manière de lui rendre hommage et d'en reconnaître la valeur, aboutit à un travail qui ne*

*reproduit jamais un identique*". Ne craignez donc point d'affronter ici de la théorisation, nous nous emploierons seulement, pour étayer notre projet, à conjuguer différents points de vue que nous ferons converger.

Peut-être les puristes de la psychanalyse, les "gardiens du temple", s'effaroucheront-ils de cette "vulgarisation", je ne doute pas cependant qu'ils en reconnaissent le bien-fondé. Si par ailleurs, au hasard de mes associations d'idées, j'avais commis quelque emprunt involontaire, qu'il me le soit pardonné. J'en appelle à l'humour pour leur dire, en imitant le président Schreber *"j'espère que, chez le Professeur Flechsig [le psychiatre qui le soignait], l'intérêt scientifique porté à mes Mémoires saura tenir en échec d'éventuelles susceptibilités personnelles"*.

C'est dans cet esprit que je me suis permis d'énoncer les choses telles que je les ressens et les pense. J'entendais la psychanalyste Julia Kristeva, invitée par Augustin Trappenard en mai 2015 à parler de son livre "Du mariage comme un des beaux-arts", dire *"je n'utiliserai pas ce mot, car il est intellectuellement connoté"*. N'étant pas universitaire, je ne m'estime pas soumise à cette précaution. Sachez que j'ai fait le plus large usage de ma liberté de penser en m'autorisant à utiliser tous les mots utiles à la réflexion, connotés ou pas. Le langage est notre bien commun et personne n'est en droit de s'approprier tel mot de la langue pour en limiter l'usage, consciemment ou pas, à des fins partisans.

J'apporterai encore deux précisions sur la partie narrative. Le récit de ma cure n'est pas une transcription, mais une reconstitution faite des années plus tard d'après mes souvenirs et les notes prises en cours d'analyse. Il m'a été difficile parfois de faire la part exacte entre ce qui a été dit sur le divan et ce qui a été pensé entre les séances dans un dialogue intérieur avec l'analyste. Peut-être même celui-ci sera-t-il étonné de découvrir certaines associations qu'il ne se rappellera pas avoir entendues. Cette relation entre l'imaginaire (le dialogue intérieur) et le symbolique (la réalité du cadre) signe ce qu'on appelle le transfert.



J'ai privilégié les séances importantes qui ont jalonné la cure, passant sous silence les moments de ressassement morne ou d'épanchement douloureux : les séances racontées sont de petites étincelles de lumière dans l'obscurité. Et si je fais la part belle aux bonheurs de la vie quotidienne, c'est qu'en eux j'ai puisé l'énergie nécessaire au combat ou parce qu'ils participent de l'avancée du travail analytique.

Pour ce qui est du style, vous constaterez que le début d'écriture est laborieux comme l'est un début d'analyse. Il s'allège au fil du temps tandis que diminue l'angoisse et se réduit la souffrance, lorsque le trop-plein des représentations extérieures (culturelles, bibliques ou politiques) laisse progressivement la place à la réflexion personnelle et que s'améliore la relation aux autres.

Mon premier lecteur me fit à ce sujet deux remarques judicieuses. *"Longtemps cette analyse n'avance pas, me dit-il, et le lecteur se demande où vous voulez en venir"*. Que lui répondre ? Eh oui, le propre d'une analyse est hélas ! de ne pas avancer car il faut du temps pour modifier son être profond. D'autant que la découverte s'assortit d'une perte et perdre, nous le savons, c'est difficile. Quant au lecteur, que j'invite à m'accompagner dans mon cheminement, il ne peut savoir où nous allons puisque, longtemps, je ne le saurai pas moi-même. La position s'avère inconfortable, je l'admets. Aussi ai-je décidé, après quelques hésitations, de révéler d'entrée de jeu la teneur de ma trouvaille pour que, en connaissance de cause, vous puissiez mener avec moi l'enquête jusqu'à la solution. Je me permettrai, de temps en temps, de rassembler et commenter les indices récoltés.<sup>2</sup>

Vous vous posez peut-être une dernière question... Pourquoi vous proposé-je ce premier tome, "Le testament secret de Marie-Antoinette", en autoédition ? J'ai bien sûr adressé mon projet à certains éditeurs. Les uns m'ont répondu qu'un ouvrage aussi singulier ne pouvait trouver place dans leur "ligne éditoriale", d'autres, pourtant intéressés, que leur maison ne possédait pas une

---

<sup>2</sup> J'ai rédigé la narration de mon histoire en 1997, les commentaires sont d'aujourd'hui.

notoriété suffisante à sa légitimation. La seule collection analytique qui, au sein d'une grande Maison, aurait eu vocation à héberger mon propos entre en sommeil, en cette année 2019, pour une période indéterminée. J'ai d'abord pensé que je jouais de malchance, puis me suis dit "mais en somme, cette histoire qui fait l'objet du premier tome, certes je l'ai découverte, assurément elle m'a fondée, mais elle ne m'appartient pas. Peut-être convient-il juste de la déposer sur la place publique".

Que vous dire de plus ? Pierre Desproges se posait la question devenue fameuse "peut-on rire de tout ? oui, disait-il, mais pas avec n'importe qui". Peut-on parler de tout ? oui aussi, mais pas avec n'importe qui non plus. Je pense que vous qui allez me lire n'êtes pas n'importe qui, mais quelqu'un. C'est à vous qui êtes quelqu'un que s'adressent ce récit, les commentaires qui s'ensuivront et le projet qui en naîtra. Avec, pour seule excuse à ma présomption, l'idée qu'avançait un jour le romancier Emmanuel Carrère, à peu près en ces termes, sans doute plus joliment "*on ne devrait écrire que les livres que personne d'autre ne pourrait écrire*". Ce que j'ai fait, personne d'autre que moi ne pouvait le faire. C'est l'origine de ce livre...

*Décembre 2019*

*Ô vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir  
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.  
Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,  
Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.*

*Charles Baudelaire - Les Fleurs du Mal*

## PROLOGUE

### ***"Quand j'étais enfant à Vienne..."***

Peut-être, après avoir lu la biographie qu'en fit Stefan Zweig ou vu la kyrielle de films "tendance" qu'a suscité son flamboyant personnage, croyez-vous tout connaître de Marie-Antoinette dont la figure exhale pourtant depuis la Révolution un parfum de mystère jamais résolu ? Détrompez-vous alors, vous ne savez pas tout. Pas ce que j'ai découvert sur le divan lorsque j'ai poussé jusque dans ses retranchements une histoire familiale énigmatique et trouvé, dans l'inventaire d'héritage inconscient, un secret qui nous en dit long sur qui elle fut vraiment ! Quel secret ? Le secret de l'enfant du Temple.

Le destin du dauphin Louis, orphelin prisonnier de la Conciergerie de 1793 à sa mort, deux ans plus tard, a suscité bien des interrogations. Des faits troublants, les récits de témoins dignes de foi, le rapport du médecin semaient le doute dans les esprits. Il n'y pas, dit-on, de fumée sans feu. En l'occurrence, le dicton ne s'est pas trompé.

Pouvions-nous réellement croire qu'une reine de l'envergure de Marie-Antoinette eût laissé le peuple de Paris, dont elle avait essuyé les fureurs aux Tuileries, menacer son fils, le dernier qui lui restât après la mort de son aîné, unique héritier de la royauté de droit divin ? Assurément non ! Trouvant de l'aide parmi ses derniers fidèles, elle parvint, avec grand courage, à soustraire

l'enfant au danger révolutionnaire. Pour ce qui est de lui sauver la vie, l'entreprise fut une réussite. Son destin royal, vous le savez, ne connut pas le même succès.

Comment le sais-je, me demanderez-vous ? Par la grâce de la nature d'abord, de la psychanalyse ensuite. Louis XVII, rescapé de la tourmente, a engendré des enfants qui ont engendré des enfants (par un détour buissonnier il faut bien le dire) jusqu'à nous, mes frères et sœur et moi. Peut-être avons-nous même quelque part de petits cousins inconnus de nous. Sa singulière histoire, "*frappée d'abolition*" par le traumatisme, selon les mots de Freud, s'est transmise de génération en génération, méconnue de ses descendants, enfouie néanmoins dans la mémoire inconsciente de chacun.

Elle y serait restée sagement si la transmission ne s'était accompagnée chez moi d'une telle souffrance que je dus m'allonger sur le divan, tenaillée de questionnements qui longtemps s'avancèrent déguisés, mais que vous comprendrez sans peine : que se passait-il autour de mon identité (puisque de fait la filiation originaire avait été tue) ? y avait-il un grain de sable, une anomalie dans la lignée ? de quelle faute me sentais-je si coupable (mon savoir inconscient présumant en effet qu'un autre enfant fût mort au Temple à la place du petit Louis) ? C'est en cherchant remède à ces douleurs tout en explorant les indices à ma portée que j'ai trouvé la solution. Vous le constaterez à la lecture : la quête de la vérité est plus intéressante que la vérité elle-même.

Quel genre d'indices ? me demanderez-vous. Effets de langages, émotions bizarres, souvenirs d'enfance, rêves incongrus, associations d'idées signifiantes. Et un indice concret, une bague, dont j'ai parlé tardivement à mon analyste, travaillée sans doute par la proximité du Bicentenaire de la Révolution

- *Vous ai-je parlé de la bague ?*
- *La bague ? quelle bague ?*
- *La bague de Marie-Antoinette ?*
- *Non, dit-il la voix en alerte, de quoi s'agit-il ?*

*- Eh bien, d'une bague qui se trouve parmi les bijoux de ma mère et qu'elle ne porte jamais. C'est une émeraude entourée de diamants, montée à l'ancienne. Enfin, l'émeraude est fausse, les diamants aussi, mais la bague est vraie. C'est un bijou de famille. En fait, il nous vient de la cousine Henriette, Henriette Sauce, qui l'a transmise en héritage à ma grand-mère qui l'a confiée à ma mère. Marie-Antoinette l'avait offerte au couple qui les avait logés à Varennes pour les remercier de leur accueil.*

Vous connaissez maintenant l'histoire. Voulez-vous me suivre dans mon travail d'enquête et découvrir comment, de haute lutte, j'ai résolu l'énigme ?

## I - LE MYTHE FAMILIAL

Voilà qui est fait, je viens d'emménager à Paris. C'est ici, je le pressens, que se trouve la clé. Je me plaisais beaucoup à Strasbourg pourtant où, depuis la fin de mes études, j'exerçais un métier passionnant, administratrice chargée des relations publiques d'une Maison des Arts et Loisirs dont la programmation théâtrale novatrice attirait un large public. Mais Matthieu, mon mari, s'est vu proposer un poste dans la capitale, il n'y avait pas à hésiter, je l'ai encouragé dans ce projet.

Ce n'était pas facile pourtant, il me fallait quitter le psychanalyste avec qui je faisais, depuis deux ans, une thérapie intéressante. "Vous savez, me dit-il, faire une psychanalyse à Paris, c'est moins facile qu'ici, il y a les distances, la vie est trépidante". Lors de notre dernière séance, il m'a donné les coordonnées d'un confrère installé dans le 13ème arrondissement, chez qui, ce jour ensoleillé de la fin du mois d'août, je me présente. Dès la sortie du métro, j'ai su que le quartier me plairait. Ce n'est pas sans importance quand on s'y rend plusieurs fois par semaine. Un paysage d'escaliers qu'il me semble reconnaître pour les avoir vus dans un décor de film, une petite rue, il habite un immeuble neuf.

Lorsque, deux ans plus tôt, j'avais pris la décision d'entreprendre une démarche thérapeutique, je savais où j'allais. J'avais lu Freud, Lacan et d'autres bons auteurs, je savais ce qu'était la psychanalyse, je ne ressentais aucune appréhension, juste un grand soulagement : je m'étais décidée. Longtemps j'y avais pensé, je m'étais préparée comme on se prépare pour un long voyage en terre inconnue. Il n'y avait pas de doute, j'étais prête.

- Une psychanalyse ? avait dit ma mère. Quelle idée ! Tu vas te retourner sur ton enfance ? Elle s'est très bien déroulée, ton enfance. Laisse donc le passé et regarde vers l'avenir.

- Peut-être, avais-je répondu, mais pour envisager l'avenir sereinement, il faut être en paix avec le passé.

Mon père, lui, n'avait fait aucune remarque. Il avait suivi de loin mes études de psychologie, marquant toutefois son intérêt en évoquant parfois les travaux du philosophe Paul Ricœur dont il était grand admirateur.

De toute façon, il n'y avait pas d'autre solution, depuis ce jour de mes treize ans où, assise à table entre mes parents et mon parrain Georges devant l'agneau pascal, j'ai fondu en larmes et posé LA question "à quoi ça sert, la vie ?" Mes parents sont restés interloqués, mon parrain, l'air altier et la parole superbe comme à son habitude, m'a répondu "à quoi ça sert, la vie ? mais... à vivre." J'ai jugé ce jour-là qu'il se moquait de moi, ce que n'a pas fait mon frère cadet, attestant par-là que la question ne lui paraissait pas, à lui non plus, si saugrenue.

Des années plus tard, me voici toujours porteuse de la même interrogation, les larmes fièrement ravalées, la souffrance plus vive.

*- Je vous écoute...*

Joli garçon, profonds yeux noirs, un peu jeune peut-être, une ressemblance certaine avec Patrice Chéreau. Pas chaleureux et même assez raide. Tant pis, je suis là pour tenter d'aller bien, pas pour nouer des liens d'amitié. Et d'ailleurs, c'est plutôt mieux comme ça. Il me reçoit dans une petite pièce meublée d'un divan, d'un fauteuil et d'une table. Contre le mur, une étagère chargée de livres. Décor sobre, rustique, un brin monacal. Ce n'est pas pour me déplaire. Je respire et je démarre.

*- Je voudrais continuer ma thérapie, je ne vais pas bien.*

Je décris le mal-être, les crises d'angoisse, l'impossibilité de trouver ma place, d'être à l'aise dans la société, de réussir à vivre et y trouver du plaisir. J'évoque les années d'apprentissage, le prix d'excellence obtenu du cours préparatoire à la terminale, des

études de Sciences politiques réussies, une maîtrise de psychologie mention très bien, des années de travail, une jeunesse si studieuse.

*Tout ça pour arriver à quoi ? A rien. Quelque chose ne va pas. Je n'ai pas confiance en moi. Et cette peur incessante de tout qui ne me quitte jamais : je n'en peux plus d'être aux prises avec elle. Je crois qu'en définitive, je ne sais que le malheur.*

*- Il faut absolument que vous fassiez une psychanalyse, dit-il après avoir écouté avec attention. Vous viendrez trois fois par semaine, lundi, mercredi, vendredi à dix-neuf heures. Vous me paierez deux cents francs la séance en espèces. Toute séance manquée, quelle qu'en soit la raison, sera due. Trouvez à travailler rapidement, il n'est pas question que qui que ce soit paie votre analyse.*

Je suis sidérée par le ton de sa voix. Croit-il que je l'ai attendu pour savoir qu'il me faut faire une analyse, déjà commencée à Strasbourg ? C'est pour moi une telle évidence, ça ne s'entend donc pas ? Quant à la payer, je travaille depuis la fin de mes études, il ne m'était pas venu à l'idée de la faire financer par qui que ce soit. Je songe au livre de Marie Cardinal, "Les mots pour le dire", au choc qu'elle dit avoir ressenti au cours d'une des premières séances en entendant la parole brutale du petit bonhomme dont elle parle ensuite avec tant de gratitude émue. Allons, l'homme est rugueux, ça ne va pas être facile.

## **1. Mort d'un mimosa**

Je suis là pourtant à l'heure dite, quelques jours plus tard. P. énonce la règle "vous devrez dire tout ce qui vous vient à l'esprit, quelle que soit la pensée qui se présente, sans rien omettre, sans essayer d'y mettre de l'ordre ou de la logique".

Je m'allonge. Curieux moment, moins impressionnant que je ne pensais, une partie de moi se détend, tandis qu'une autre se



raidit. Facile, la confiance; plus difficile, l'abandon. J'ai vécu jusqu'ici tendue, donnant l'illusion d'une grande adaptabilité, souriante, serviable, généreuse, mais observatrice, méfiante, craintive. "Quand on te voit, me disait un jour Gaël, un de mes proches amis, tu as l'air très sociable, mais, en fait, tu es inaccessible..." Je n'avais pas pris cette amicale réflexion pour un compliment.

La règle est de parler, je vais parler, le mieux possible. J'ai toujours visé l'excellence. Ainsi disait ma grand-mère "tu ne sais pas faire les choses à moitié". Tête de classe, même en couture, en gymnastique et en camaraderie. Jamais il ne m'est venu à l'esprit qu'il pût en être autrement. Cela allait de soi, pour moi, mes professeurs et mes camarades. Les premiers m'appréciaient, les secondes ne m'en faisaient pas reproche, car j'aimais m'amuser et, scout à mes heures extra-scolaires, je n'étais jamais à court d'idées pour la récréation, fournissant ballon ou corde à sauter.

A cette époque-là, j'avais confiance en moi. Etre la meilleure, ce n'était pas difficile. Il suffisait de comprendre ce qu'attendaient les professeurs et de le leur offrir. En somme, du travail, de la mémoire et de la sagacité. La réussite scolaire, c'est pousser l'adaptation au rang d'un art !

*- Après, soupiré-je, les difficultés commencent. Il faut inventer, imaginer, créer. On se trouve face à soi-même. Comme le chantait Jean-Roger Caussimon "on n'est que soi, c'est décevant". Et je ne suis pas comme je voudrais être, toujours tiraillée entre deux options, insatisfaite de celle que j'ai choisie, avec le sentiment de n'être jamais à ma place et toujours en faute de n'y être pas. Alors, la rencontre avec l'autre est complexe. Je voudrais avoir avec autrui des relations faciles et je n'y parviens pas, il y a comme une barrière entre eux et moi. Je me dis que je manque de simplicité, que je complique les choses, que je suis trop exigeante. Je trouve les gens décevants.*

*- Décevants ?*

- *Oui et, en même temps, j'ai peur de ne pas être à la hauteur de leur attente. Et puis, dès que je me trouve face à quelqu'un, je ressens cette angoisse, qu'est-ce que je vais lui dire ? Les autres n'ont pas l'air de se poser cette question, ils disent et puis voilà. Je me sens différente, comme étrangère, je porte en moi trop de gravité. J'envie la légèreté des autres, leur aptitude à jouir de petits plaisirs, à plaisanter. Moi, je ne sais pas.*

Pour ne pas être drôle, je ne suis pas drôle. Autant annoncer la couleur.

*Vous n'allez pas vous amuser à m'écouter, je préfère vous prévenir. Je n'ai aucun humour, de l'ironie oui, mais de l'humour pas une once ! Mes frères ont de l'esprit, c'est ce qui les sauve. Toujours le bon mot au bon moment. Moi, je parle au plus près des mots et des images. Je ressens trop d'angoisse à m'en éloigner...*

Silence. L'angoisse est là, rien que de l'évoquer.

- *A quoi pensez-vous ?*

A quoi est-ce que je pense en cette première séance ? A la vie qui déraile. Elle n'avait pourtant pas mal commencé. Des parents aimants, des frères et sœur avec qui je m'entends bien, la réussite et des amies à l'école, les sorties scouts et l'école du dimanche, puis le catéchisme où je retrouvais d'autres amis, tout un monde autour de moi, nombreux, affectueux, attentionnés.

Car mon père exerce la profession de pasteur de l'Eglise Réformée de France. Il occupe ce que l'on appelle "un ministère pastoral". Il anime une paroisse, visite, prêche, baptise, catéchise. Mariages, enterrements, fêtes de Noël, de Pâques, de l'Ascension, de Pentecôte, kermesse de fin d'année, chorale, études bibliques, tant de liens tissés entre lesquels nous, ses enfants, sommes enserrés pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur souvent, le pire quelquefois, chagrins et larmes qui ne sont pas nôtres mais le deviennent. Etre enfant de pasteur, ce n'est pas une sinécure. Qui

dira la longue plainte des enfants de pasteur ? C'est ce que je fais, pour l'heure, sur le divan.

*- J'ai le sentiment de n'avoir jamais été enfant. Fille de... oui, enfant... non. Je devais jouer mon rôle, montrer l'exemple ! Quand je me rebellais, à l'école ou aux scouts, je n'attirais pas seulement une réprimande, je plongeais l'adulte dans un abîme d'incompréhension. "Quoi ? la fille du pasteur ? comment est-ce possible ?" Il fallait présenter la perfection, se montrer digne de la place qui était conférée à mon père.*

Conférée et concédée. Car nous étions protestants et habitons la Côte d'Azur. En ces années-là, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière italienne, tout le monde était catholique, par conviction ou habitude. Notre religion fleurait encore l'hérésie, j'étais la seule protestante à l'école primaire et nous étions quatre au lycée Albert Calmette. Quand j'invitais une camarade à goûter, ses parents trouvaient un prétexte pour éluder. Mes amies étaient donc protestantes. La singularité oblige à se surpasser, voire à la revendiquer, du coup, je portais, avec une pointe de provocation, ma petite croix huguenote...

*- Je me souviens d'une visite officielle du général de Gaulle. Etait-ce lors de la catastrophe du Malpassé ? Ou s'était-il déplacé pour une inauguration ? Oui, c'est ça... pour la création de la ville nouvelle de Port-Grimaud. Mon père, président du Consistoire ou peut-être déjà de la Région, représentait l'Eglise Réformée. Il est rentré furieux et n'a pas décoléré de la journée, "le Général a serré la main de l'évêque, puis m'a tout juste salué d'un signe de tête. Les protestants seraient-ils moins que les catholiques au service de la République ? Voilà une bien singulière méconnaissance de l'Histoire de France pour quelqu'un qui la maîtrise si bien !*

Fille du pasteur, il me fallait aussi rendre service, jouer dans les tableaux vivants au Noël des personnes isolées, servir le

goûter dans une réunion charitable, aider au rangement lors de la kermesse. Ensuite j'ai pris des responsabilités dans le scoutisme. De toutes ces tâches, je ne me plaignais pas, fière de mon importance, il y a tant de plaisir à se croire indispensable, à s'attirer félicitations et remerciements.

*En vérité, tout cela avait de bons côtés. La difficulté résidait ailleurs, dans la sorte de confusion qui s'instaure entre la personne et la fonction. La fonction vient recouvrir l'individu et avec lui sa famille. Mon père était pasteur tout le temps, il ne se mettait sur pause que le dimanche après-midi et nous partions en vacances un mois durant l'été. De cette confusion, les pasteurs ne sont pas seuls victimes, mais la dimension religieuse en accentue l'effet. J'en ai beaucoup souffert, adolescente. Quand une famille amie, c'est-à-dire paroissienne, m'invitait à passer le dimanche avec la fille de la maison, je ne savais pas à quel titre j'étais là. Je ne l'analysais pas ainsi, bien sûr, je ressentais juste un malaise. M'était-elle adressée cette invitation ou faisaient-ils plaisir à mes parents ? Certainement les deux à y réfléchir. J'ai gardé ce sentiment d'incertitude. J'en ai parlé depuis avec d'autres enfants de pasteur, Marie-Anne, Benoit, ils ne l'ont pas vécu si fortement, je ne sais pas pourquoi.*

Mon Dieu, que je me sens ennuyée, il y a comme une indécence à générer ainsi l'ennui. Mais la souffrance n'est pas gaie. J'égrène la plainte. Quand on s'allonge sur un divan, c'est pour se plaindre. Qui d'autre qu'un analyste se prêterait à écouter ces lamentations ? J'ai un peu honte d'ailleurs, car, fillette ou adolescente, j'étais plutôt heureuse. Une paroisse est un univers d'amitié, chaleureux et réconfortant, les adultes bavardent après le culte, s'invitent à dîner, les solitaires sont entourés, les enfants se retrouvent au catéchisme et aux scouts, l'uniforme devenu trop petit pour l'un passe à l'autre, l'année est ponctuée de fêtes, on chante beaucoup, on s'amuse souvent. Dans cette atmosphère, je suis choyée, connue et reconnue. Je participe de l'aura paternelle.

*Comme quoi, un même état peut faire souffrir et rendre heureux...*

*- Bien, dit P.*

Jeudi soir. Je me sens mal. Oh ! les premières séances se sont bien passées, mieux que je n'avais imaginé. Parler n'est pas un exercice difficile. Ce qui l'est davantage, c'est de remuer les souvenirs, se replonger dans le passé, avec l'angoisse qui affleure et qu'il faut contenir. Rester digne, envers et contre tout ! Je sais cela de naissance. Je tente une diversion. Je chantonne en mon for intérieur, c'est le seul remède que je connaisse à l'angoisse. "Je l'ai trouvée devant ma porte, un jour que je rentrais chez moi. Parfois, elle me fait escorte, elle est revenue, elle est là." Barbara dit la solitude, moi j'entends la petite musique de la douleur.

Je la sens qui monte depuis quelques minutes. J'ai froid, je me réfugie sur le canapé où je me recroqueville pour me réchauffer. Peine perdue. C'est à nouveau l'insupportable, les digues se rompent, le flot de l'angoisse se déverse, ma gorge s'obstrue, ma respiration se bloque, mon corps se noue, une douleur aiguë vrille mon cœur. Tout n'est plus que désolation. J'ai l'impression que mon cœur va lâcher.

C'est une crise d'angoisse, d'une ampleur qu'elle n'a prise qu'une fois, à Strasbourg deux ans plus tôt. Matthieu avait tenté de me rassurer. "Qu'est-ce qui t'arrive ? Ce n'est pas grave, ton cœur va très bien, ça va passer... Respire". Ce qui m'arrivait ? Je ne le savais pas. Ce n'était pas exprimable et je ne pouvais le partager. Personne ne pouvait m'aider, sauf peut-être... "Mon père ! Je veux voir mon père !" Devant la gravité de la crise, Matthieu s'était affolé "je vais lui téléphoner". Mon père habitait déjà Paris. Il avait décidé pourtant de venir par le premier train, profitant du week-end pour traiter quelques dossiers à la Faculté de théologie. Cette perspective avait apaisé ma douleur, même si au soulagement s'était mêlé un sentiment de honte. C'est qu'on m'a appris à me tenir fière. C'est la honte liée à ce souvenir que je dépose sur le divan.

- *Vous vous rendez-compte, je me suis mise à réclamer mon père.*
- *Lequel ?*
- *Comment ça, lequel ? Mais... le mien.*

Je réfléchis. La question n'est peut-être pas si saugrenue qu'il y paraît. Que veut-il suggérer ? Mon père en vrai ? Dieu le Père ? Celui vers qui j'ai prié tant de fois... "Notre père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne sur la terre comme au ciel" ? Lequel des deux ? Non, ce n'est pas ce dont je me souviens. Quand mon père est arrivé, j'ai ressenti un sentiment étrange, ce n'était pas ce père-là que j'attendais. J'étais heureuse de le voir, j'étais rassurée, la crise était passée. Mais...

- *En fait, c'était... comme si ce n'était pas lui.*
- *Que voulez-vous dire ?*
- *Je ne sais pas comment le dire. C'était lui et ce n'était pas lui, c'est-à-dire ce n'était pas le père que j'appelais dans une telle angoisse. C'est absurde, n'est-ce pas ? Il n'y a pas deux pères dans une seule personne, un qu'on réclame et un autre qui est là. Cette histoire n'a pas de sens.*

Le sens, la voilà la belle affaire ! Mes amis me taquinent. "Et si tu acceptais que les choses n'aient pas toujours un sens ?"

- *A quoi pensez-vous ?*
- *A mon père...*

Forte personnalité que celle de mon père. Partout où il a exercé son ministère, il a développé la paroisse et de fortes amitiés. C'est un pasteur apprécié, une belle intelligence doublée d'une jolie voix de basse fort utile pour entonner les cantiques a capella. Les gens se pressent pour l'écouter prêcher, quitte à ressortir du culte un peu secoués, l'esprit troublé, donc la conscience en repos. Mon père est passionné de politique et, sûrement, délivrer la parole biblique est sa façon à lui de faire de la politique. L'Évangile est de gauche, la plupart de ses paroiss-

siens de droite, il prêche l'Evangile et mène le combat. Et se moque de la foi du charbonnier, en particulier, mais avec affection, de celle de ma grand-mère.

C'est qu'il prend les choses avec humour. Je me souviens d'un soir où, de retour d'un Synode national, il nous racontait la plaisanterie sur laquelle ses collègues et lui s'étaient séparés. "Dieu se promène dans les allées du paradis. Il vient à rencontrer le Saint-Esprit et lui dit "- Alors, ce Synode ? c'était comment ? intéressant ? - Mon Dieu, s'exclame le Saint-Esprit confus, j'ai oublié d'y aller !" Nous en avons déduit que, cette année-là, le Synode n'avait pas été à la hauteur des espérances. Adolescente, je lui ai posé la question "mais toi, tu crois vraiment que Jésus est né à Noël et ressuscité à Pâques ?" Que m'a-t-il répondu ? "C'est peu probable. Mais quelle importance ? Tout ça, ce sont des symboles, ce qui compte c'est le message, c'est la parole vivante, le sens que cela présente."

A côté de ça, très nature, parfois trop au goût de ma mère. "C'est son côté germanique", soupire-t-elle. Pour être germanique... Et encore, native du Midi, elle n'entend rien à certaines blagues alsaciennes qu'il se met en bouche certains jours de bonne humeur. C'est que les Alsaciens, intellectuels ou pas, sont des terriens. C'est une région où manger fait partie des arts de la conversation et où on dit les choses comme on les pense quitte à frôler la gaffe, ce qui arrivait parfois. "Papa, disait mon frère cadet, cesse de nous faire boquer !" Mon père, lui, est à l'aise partout, trouve toujours le mot juste. Pour moi, c'était rassurant. "Ton père possède l'assurance que donne une particule" dit ma mère.

Mais ce n'est rien à côté de celle que possédait son frère. Oncle Jean-Paul est le "génie de la famille". Très beau, brun aux yeux bleu-violet, un charme immense, "traînant" comme Hyppolite "tous les cœurs après soi". Cultivé, plein d'humour, pianiste talentueux, il a été reçu premier à l'agrégation d'allemand à vingt-trois ans, "plus jeune agrégé de France" d'après ce que

disait ma mère. Ses meilleurs amis s'appelaient Georges Pompidou et Léopold Senghor. Il semble, d'après ce qu'elle raconte en riant sous cape, qu'il ait fait les quatre cents coups à leurs côtés au Lycée de Marseille où il a débuté. Ensuite, au lycée d'Oran, il s'est lié d'amitié avec Albert Camus.

En 1942, il s'engage dans les Forces Françaises Libres, puis travaille auprès du Général de Gaulle à Londres où il est une des voix de la BBC. Puis, après un passage à Berlin, il rejoint Camus au journal Combat. Donc, le "phénix des hôtes de ces bois" fut résistant, haut fonctionnaire, journaliste et... grand poète alsacien. La majeure partie de son œuvre est rassemblée dans le recueil "Jonas". Il est mort à quarante-quatre ans, hanté de ce que mon père appelait une "inquiétude métaphysique" liée à une mélancolie certaine.

*- Une figure, un oncle quasi-mythique. Mon père l'aimait infiniment bien que ce fût dur pour lui d'exister auprès de cette perfection. Moi, je l'ai peu connu, il est mort lorsque j'avais cinq ans. Mais cette ombre, je l'ai senti planer toute mon enfance et même après, comme une sorte d'injustice. La perfection fauchée à la fleur de l'âge. Cette mort fut une tragédie, un deuil qui n'en finissait pas. C'est curieux, les souvenirs d'enfance, la façon dont ils se fabriquent...*

*- Oui...?*

*- Dans le jardin du presbytère - j'aime bien ce mot, "presbytère", "le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son mystère" - dans le jardin de Saint-Raphaël donc, se dressait un magnifique mimosa, majestueux, vraiment superbe. Il donnait tant de fleurs, d'un jaune clair, mousseux, qu'il cachait une partie de la maison. Depuis le portail, on ne voyait que lui, il embaumait le voisinage. Je me souviens de cet immense halo jaune sur fond de ciel d'azur. Ma mère en faisait des bouquets qui parfumaient la maison, c'était un pur bonheur au milieu de l'hiver. Eh bien, l'année qui a*



*précédé la mort de mon oncle, il a neigé sur Saint-Raphaël. On n'avait pas vu semblable phénomène, paraît-il, depuis des décennies.*

Et c'est vrai que ce fut un spectacle rare. La plage était couverte d'une épaisse couche blanche, mes frères et moi avons fait des batailles de boules de neige dans le jardin où nous avons construit avec mon père un grand bonhomme de neige, affublé de ses accessoires, un vieux chapeau, deux morceaux du charbon de la cave pour les yeux, une carotte en place de nez, une pipe en bruyère à la bouche et un vieux balai de paille. La panoplie complète. C'était la première fois que je voyais et touchais de la neige. Quand elle a fondu, le mimosa avait gelé. Quel chagrin ! Au printemps, mon père et moi sommes allés en chercher un autre chez un pépiniériste, il n'a jamais eu la splendeur du premier.

*- Quand je pense à ces années et que je suis d'humeur triste, l'image qui me vient est celle-ci "le mimosa est mort". C'est ainsi, je crois, que la mort a pris pour moi sa première représentation et que j'en ai, comment dire ? neutralisé une partie, en lui superposant le souvenir du mimosa d'avant. Le soleil contre l'obscurité. Je ne sais pas comment dire...*

*- A quoi cela vous fait-il penser ?*

*- A l'Ecole des Femmes, à Agnès. "Que s'est-il passé aujourd'hui ? - Le petit chat est mort." Au barrage du Malpassé dont je parlais l'autre jour. Une catastrophe d'une autre ampleur que le gel du mimosa. J'ai le sentiment que mon enfance a été jalonnée de catastrophes. Le tremblement de terre d'Agadir, le barrage... Quelle explication donner à ce sentiment récurrent de catastrophe ?*

C'était quelques mois avant la naissance de ma sœur. Un matin, de très bonne heure, le téléphone a sonné. Le barrage du Malpassé, édifié au-dessus de Fréjus, avait cédé pendant la nuit, déversant sur la vallée un torrent d'eau boueuse. On dénombrait

les morts, les disparus, les adultes s'affolaient dans une sidération horrifiée. Mon père et mon frère sont partis avec des pelles et de grandes bottes pour participer aux secours. Durant plusieurs jours, ma mère a trié quantité de vivres et de vêtements qui arrivaient par cartons du monde entier. Je n'y suis pas allée, je n'ai rien vu, j'ai seulement compris l'horreur et la désolation. En une nuit, la vie avait basculé. Ma mère a dû s'aliter pour s'être trop dépensée et ma sœur est née pour Pâques un mois plus tôt que prévu.

Plus frappantes pour nous, enfants, furent les conséquences topologiques. Lorsque nous sommes retournés à la plage en mai, à Saint-Aygulf, tout avait changé, le rivage, la couleur du sable, la profondeur de l'eau. Auparavant, il fallait avancer loin pour ne plus avoir pied et nous pouvions jouer sans risque avec le matelas pneumatique et le bateau à rames. Hélas ! disparue la dune plantée d'ajoncs, envolé le terrain d'aventures, notre plage paradisiaque n'existait plus. C'était devenu une plage quelconque, plate, chétive, au sable gris ! Un paysage de fin du monde !

*[Ne vous avais-je pas dit que le travail d'analyse démarre maussade et laborieux ? Rassurez-vous, ce sentiment va disparaître lorsque je commencerai à aller mieux et que pourra démarrer l'enquête.]*

Je m'en vais secouée par ces réminiscences. Je n'aime pas rappeler les catastrophes, ce barrage qui cède, la boue qui se déverse, ces gens sacrifiés, quelle horreur ! Et les adultes désemparés qui ne rassurent pas.

Mais voilà une bonne séance. Cet analyste devrait me convenir, il présente une certaine gravité mais je lui devine une possible aptitude à l'humour. De qui a-t-il donc le regard ? Il faut que je trouve à me le nommer, je ne vais pas dire à chaque fois "mon" analyste. Gérard Philippe, voilà de qui il a le regard... Les beaux yeux noirs de Gérard Philippe... je l'appellerai Lorenzo<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Gérard Philippe a mis en scène et joué Lorenzaccio d'Alfred de Musset en 1952 au Festival d'Avignon. Il y avait une photographie dans le petit livret Bordas utilisé au Lycée.

## 2. Une famille de caractère

J'ai enfin trouvé du travail, un poste d'assistante dans une association liée au Ministère des Relations Etrangères. L'antenne a pour vocation d'organiser l'accueil et l'intégration des migrants. Forte de mon diplôme de psychologie, j'espère me voir confier une mission d'accueil. La réflexion d'une des responsables me le laisse espérer, "avec votre sourire chaleureux, ce serait votre place". Déception, je me retrouve dans un service de gestion.

Cette fois, mon sourire n'aura été d'aucun secours. Il a toujours été pourtant mon principal atout, surtout depuis les dures années d'adolescence. Je n'étais pas laide, mais mon visage ne possédait pas la joliesse de certaines de mes amies, au frais minois agrémenté d'un nez mutin. Mon nez à moi possédait de la longueur, déséquilibrait mon visage et lui donnait une expression sévère qui, lorsque je me regardais dans un miroir les sourcils froncés, me désespérait. Ajoutons à ce désagrément l'aspect dégingandé que donnent à une adolescente des jambes et bras trop longs et l'on imagine sans peine mes ruminations. Pour couronner le tout, l'année de mes quinze ans, ma correspondante allemande vint passer à Nice le mois de juillet. Les amis de mon frère aîné ne voyaient qu'elle, Brunehilde blonde aux yeux bleus auxquels elle n'avait pas froid.

Au lycée, des camarades ayant flairé la faille se moquaient de moi, "si un garçon veut t'embrasser sur les deux joues, il aura plus vite fait de passer par derrière" ou "si tu veux fumer une cigarette, tu n'as pas besoin de t'abriter". "Me les servant moi-même avec assez de verve", je leur rétorquais que Cyrano avait trouvé mieux et que c'était dommage qu'elles ne sachent pas lire. Une en particulier me taquinait. Comment s'appelait-elle ? Je retrouve son nom sur le divan où j'évoque le passé, Michèle Roy.

Avec son souvenir me revient en mémoire une conversation avec ma mère. J'épanchais ce jour-là une vive inquiétude, les garçons ne me regardaient pas suffisamment à mon goût.

- *Comme tout serait plus facile si j'étais jolie ! lui ai-je fait remarquer. Et elle m'a répondu, avec la meilleure intention du monde probablement, une phrase qui m'a clouée sur place et que, aujourd'hui encore, je ressens comme un coup de poignard, elle m'a dit "mais quelle idée tu as là ! Tout le monde te trouve tellement racée" ! Racée ! vous vous rendez compte ?*

Pas de réponse côté fauteuil. Comme à son habitude, Lorenzo est muet.

*J'étais furieuse. C'est bien une réflexion de ma mère ! Ça m'était égal d'être racée. Qui ça intéresse ? Je voulais être jolie, comme elle. Si on disait que j'étais racée, c'est que je n'étais pas jolie. Cela me fait penser à la chanson de Brel "être une heure, une heure seulement, être une heure, une heure quelquefois, être une heure, rien qu'une heure durant, beau, beau, beau... beau et con à la fois". Ma mère était une vraie beauté, elle ressemblait à Danielle Darrieux dans le rôle de "Madame de...", le film de Max Ophuls, dont le second rôle après Vittorio de Sica est tenu par des boucles d'oreilles en diamant. A cette époque, je lui disais "mais regarde, j'ai le nez de Louis XI". A quoi elle répondait "allons, tu ne te vois pas comme tu es, il est très bien ton nez, tu préférerais avoir hérité du nez bourbon de ta grand-mère ?"*

Ma grand-mère, dite Mamie, présentait, il est vrai, sous des yeux d'un bleu magnifique, un grand nez busqué qui lui donnait du caractère et qu'adouçissaient de beaux cheveux blonds assortis d'un teint de rose. Je ne voyais pas qu'elle eût à gémir de l'allure de son nez, d'ailleurs ne se plaignait-elle pas, moi si ! Heureusement, quand j'ai eu dix-huit ans, il m'est arrivé ce qui arrive à la fin de l'adolescence, mon nez s'est intégré dans mon visage, nous nous étions apprivoisés. Mais, longtemps, je lui ai gardé rancune.

Drôle d'ambiance dans le service où je travaille depuis quelques semaines. Le sous-chef dont je suis l'assistante ne s'entend

pas avec le chef, homme sec qui trouve à redire à tout. Les courriers reviennent au moins une fois, souvent davantage, avec la mention "à refaire". Les oreilles me chauffent, s'il y a quelque chose que je sais faire, c'est écrire une lettre et les productions qui trouvent grâce à ses yeux sont souvent inférieures à la première mouture. Le personnel est dévalorisé, infantilisé, l'agressivité n'est pas loin. Quel gaspillage d'énergie ! Avec deux collègues, nous tentons de résister à la morosité. Je n'ai pas pour habitude de me laisser faire, je tente la discussion. Echec.

*- Et j'ai claqué la porte.*

Silence dans le fauteuil. Je subodore ce qu'il en pense. Principe de réalité. Je sais que j'ai agi sur un coup de tête, mais je n'aurais pas supporté cette situation plus longtemps.

*C'est de famille, la rébellion, dis-je en plaisantant.*

Il sait de quoi je veux parler. Pas seulement d'oncle Jean-Paul, parti à Londres en 42, mais surtout de l'autre grand homme de la famille, mon arrière-grand-père paternel. Il habitait Hambourg, ville libre, lorsque Guillaume II et Bismarck ont entrepris d'unifier l'Allemagne. Décrotant que jamais il ne vivrait "sous la botte prussienne", il a fait son baluchon et s'est installé à Bâle où il s'est marié, puis en Alsace où il enseignait la littérature allemande. C'était un charmant homme, pacifiste et musicien. Quand mon père et mon oncle étaient enfants, il leur récitait les plus beaux passages de la littérature et de la poésie allemandes, Heine, Goethe, Schiller, Hölderlin. Il a rédigé un manuel de littérature, l'équivalent pour les lycéens allemands de notre collection Lagarde et Michard. Telle aurait pu être sa devise : allemand, oui, prussien jamais. Mon père lui vouait une affectueuse admiration.

En vertu de quoi, saisie pour cette langue d'une grande passion alors qu'on ne la parlait pas à la maison, j'ai décidé à quatorze ans de devenir professeur d'allemand. Cet enthousiasme fut de courte durée car une autre idée germait dans mon esprit. Si, depuis le

cours préparatoire, je me passionnais pour ce qui m'était enseigné - j'avais le goût des idées, de l'effort et du produit bien fait - je m'ennuyais à périr. Au lycée, comme mes camarades, je regardais souvent ma montre. Plus qu'une demi-heure, plus qu'un quart d'heure. Un jour, en seconde, le numéro deux de la classe s'était fait prendre en flagrant délit, une heure de colle ! Ayant échappé au couperet, j'avais alors mis au point une technique personnelle efficace pour surveiller l'heure, je portais ma montre au poignet droit, visualisant ainsi l'avancée des aiguilles tout en écrivant.

Et je m'étais dit, un jour je serai ministre de l'Education Nationale et je changerai tout ça ! Puis je me suis aperçu que les ministres migraient, un jour à l'Education, un an après à l'Agriculture. Mieux valait être à la tête de l'Administration. Renouant avec ce vieux fantasme, j'ai choisi à dix-huit ans d'entrer à l'Institut d'Etudes Politiques avec pour objectif l'ENA. Exercer des responsabilités, changer, améliorer, servir l'intérêt général, œuvrer pour le bien commun. Comme disait Mamie, "les chiens ne font pas des chats", mais elle soutenait aussi que "la foi déplace les montagnes".

Et je me retrouvais dans un bureau poussiéreux, enviant Camille, ma meilleure amie, entrée dans la carrière comme professeur de lettres. N'aurais-je pas dû suivre ma première idée, enseigner l'allemand ? "Kennst du das Land wo die Zitronen blühen ?"<sup>4</sup> Je ne sais pas ce que je veux, j'ai deux amours...

*- En fait, dis-je à Lorenzo, j'ai deux amours. Ça me fait penser à une chanson de Joséphine Baker. Mes parents l'écoutaient souvent, "j'ai deux amours, mon pays et Paris". Cette attirance pour la langue allemande, je ne me l'explique pas. Je me sens tellement française. Ce n'est pas une question de nationalité, c'est quelque chose qui me constitue. J'ai une relation de possessivité vis-à-vis de la littérature française, de la langue de Racine et de Molière, un attachement viscéral. J'aime moins*

---

<sup>4</sup> "Connais-tu le pays des citronniers en fleurs ? " Chanson de Mignon"- Wolfgang Goethe.